
Espace urbain et religion en France au XIXe siècle

Paul d'Hollander

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/7023>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1996

Pagination : 55-67

ISBN : 2-84516-095-X

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Paul d'Hollander, « Espace urbain et religion en France au XIXe siècle », *Siècles* [En ligne], 3 | 1996, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 07 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/7023>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2020.

Tous droits réservés

Espace urbain et religion en France au XIXe siècle

Paul d'Hollander

- 1 L'intervention faite devant les étudiants de DEA d'Histoire, commun aux Universités de Clermont II, Limoges et Poitiers, avait pour but de montrer, à partir de trois exemples, comment et sous quelles formes l'Église catholique a inscrit son empreinte dans l'espace urbain au XIXe siècle. Un espace en pleine mutation, d'abord, dans un siècle où le pourcentage de la population urbaine double entre 1800 et 1900. Une Église catholique, ensuite, dont le renouveau des années 1840 aux années 1880 est caractérisé, entre autres, par l'essor du culte marial ainsi que par une religion plus « festive et démonstrative » (G. Cholvy et Y.-M. Hilaire), mais qui doit faire face à une « déchristianisation » qui devient massive dans certaines couches de la population, et qui n'est plus seule depuis la Révolution et la loi sur les Cultes de 1802 à pouvoir inscrire ses temples et ses signes dans le paysage urbain. Un siècle, enfin, qui voit se succéder plusieurs régimes politiques, un siècle de « guerre civile » (M. Agulhon) entre les tenants de la Révolution et ceux de la Contre-Révolution au cours duquel s'est développé et affirmé un anticléricalisme de plus en plus marqué, en particulier dans les premières années de la Monarchie de Juillet et les débuts de la Troisième République, et durant lequel la foi catholique a changé de statut, passant d'un « fait de mentalité » à un « ensemble d'opinions religieuses, c'est-à-dire de croyances, d'idées et de comportements individuels motivés et de ce fait sujets à contestation générale ou particulière » (Ph. Boutry).
- 2 Les trois villes retenues illustrent chacune des formes et des modalités différentes d'inscription du fait religieux dans l'espace urbain : le développement du réseau paroissial à Lyon, la sacralisation de l'espace urbain à Marseille, l'évolution des processions à Limoges. Les deux premiers exemples, tirés d'études déjà publiées, ne donnent lieu ici qu'à de brefs rappels afin d'évoquer plus largement des recherches en cours et inédites en grande partie sur la capitale du Limousin.
- 3 Avec Lyon, étudiée par P. Y. Saunier, nous avons un premier exemple de la marque spatiale de l'Église dans les villes au XIXe siècle à travers l'extension du réseau des

paroisses. Celui-ci permet de voir comment l'équipement religieux s'est adapté à la mobilité et à la croissance de la population urbaine.

- 4 De quatorze, à la fin de l'Ancien Régime, réduites à dix en 1790, le nombre des paroisses dans la ville passe à seize en 1802 – en fait neuf paroisses et sept succursales – pour atteindre quarante en 1904. La grande période d'extension du réseau paroissial va des années 1840 aux années 1870 et correspond, en grande partie, à l'épiscopat du Cardinal de Bonald (1839-1870) qui crée douze paroisses, dont sept sous le Second Empire ; cinq sont ensuite créées de 1873 à 1875 et une seule après 1880 ; c'est alors, pour l'ensemble des communes françaises, la fin du mouvement d'extension du réseau paroissial. De 1850 à 1875, au désir du prélat de « moraliser », « régénérer » des populations ouvrières « nomades » en privilégiant l'équipement des banlieues ou des quartiers sensibles correspond celui des autorités – le préfet, mais aussi les ministres des Finances et des Cultes qui sont bien sûr concernés – soucieuses, « au nom de l'ordre public » de développer les structures d'encadrement et de contrôle d'une classe ouvrière « dangereuse ».
- 5 Étudiant la christianisation du paysage marseillais, R. Bertrand dénombre les statues, les monuments, les croix, les fontaines, tous les éléments du paysage urbain qui font référence de façon explicite et durable à la religion chrétienne et dessine une chronologie de leur implantation dans la ville depuis le XVIIIe siècle. À une première phase de christianisation qui correspond à la diffusion de la Réforme catholique, au XVIIe et au début du XVIIIe siècle, succède une seconde phase dans les années 1850-1880. Il s'agit, dans le premier cas, d'affirmer l'identité religieuse de la ville, dans le second cas, de freiner les « progrès de l'irréligion » en christianisant le paysage urbain, de manière très ostentatoire, à l'initiative souvent des autorités civiles ou religieuses, beaucoup plus que des simples laïcs. La multiplication des monuments et des signes religieux dans la ville à partir de 1850 répond ainsi à deux objectifs : reconquérir tout d'abord un espace dans lequel se développent, depuis le début du siècle, les monuments civiques – monuments aux grands hommes, arc de triomphe de la Porte d'Aix consacré aux armées de la Révolution et de l'Empire sous la Monarchie de Juillet ; rendre visible ensuite la présence de l'Église dans un paysage urbain où s'inscrivent également les édifices des autres cultes. En des lieux stratégiques et visibles de tous sont élevés une colonne à l'immaculée Conception en 1857, à partir de 1853-1854 la cathédrale de la Major, Notre-Dame de la Garde que domine en 1870 une statue de dix mètres de haut « étincelante comme la Minerve du Parthénon ». Significatifs de cette évolution et de l'enjeu que constitue l'espace urbain pour l'Église sont les deux monuments destinés à évoquer le souvenir de la peste de 1720 : sous le Premier Empire la « Fontaine de la Peste », surmontée du « Génie de l'immortalité », est dressée pour rendre hommage à tous ceux qui se dévouèrent pendant cet épisode tragique ; sous le Second Empire, un monument dédié uniquement à Mgr de Belsunce sur le Grand Cours. Il comprend une statue de bronze représentant le prélat – dont le nom figure simplement sur la liste des bienfaiteurs de la ville sur la Fontaine – implorant le ciel et deux bas-reliefs illustrant le vœu au Sacré-Cœur et la distribution de la communion aux pestiférés. Cette volonté de l'Église de sacraliser l'espace urbain se poursuit au-delà des années 1880 – lorsque sont interdites les processions ou les implantations de croix de Mission ; le développement d'un décor sculpté sur la façade des églises néo-gothiques ou néo-romanes répond à la statuomanie de type laïc et

civique qui honore la Liberté, la République, les héros de l'histoire locale, des Arts et des Lettres.

- 6 Avec l'exemple de Limoges, est abordée une troisième forme d'emprise religieuse sur la ville, emprise éphémère, mais répétée, avec les processions.
- 7 Comparé à celui des dernières années de l'Ancien Régime, le nombre des processions au XIXe siècle diminue et va en décroissant régulièrement tout au long de ce siècle. Une estimation pour les six premiers mois de l'année 1784, à partir d'un « Calendrier spirituel » rédigé par Martial Legros, vicaire du chapitre de Saint-Martial, mentionne 21 processions qui donnent lieu à 72 cortèges – c'est là un minimum car plusieurs témoignages sur la vie religieuse à la fin de l'Ancien Régime en mentionnent quelques autres. Parmi ces cortèges, onze se déroulaient à l'occasion des Stations de Carême, vingt-cinq à l'occasion de la Fête-Dieu – les deux jeudis qui suivent le dimanche de la Trinité. Près d'un siècle plus tard, en 1879 – en mai 1880 les processions sont interdites par le maire – le dépouillement de la Semaine religieuse de Limoges permet, pour la même période, de dénombrer 7 processions et 23 cortèges. Trois raisons expliquent cette diminution. Tout d'abord les bouleversements consécutifs à la Révolution : la diminution du nombre de paroisses – de treize avant la Révolution leur nombre passe à quatre en 1802, puis six en 1872 et sept en 1878 ; la disparition des établissements de Réguliers également. Ensuite, la disparition, au moment de la Révolution ou ensuite, après un déclin progressif, de processions telles que les Stations de Carême – dès 1802 –, le port du ciboire aux limites de certaines paroisses le jour de Pâques ou de la Pentecôte – encore attesté dans les années 1840 –, ou les processions du Jeudi Saint effectuées par plusieurs confréries de Pénitents dont les effectifs diminuent vite et disparaissent à la fin des années 1860. Enfin des processions « d'un usage immémorial », à l'occasion des fêtes patronales de Saint-Michel, de Saint-Pierre ou de Saint-Fiacre disparaissent également dans les années 1860-70, ou ne se déroulent plus qu'à l'intérieur des églises.
- 8 Cette diminution ne signifie pas que le clergé accorde moins d'importance aux manifestations extérieures du culte. Certes, plusieurs processions, suivies par un petit nombre de fidèles, ne présentent à ses yeux que peu d'intérêt et il les verrait sans déplaisir disparaître. Ainsi, le curé de Saint-Pierre-du-Queyroix détaille en 1879 les processions qui se déroulent dans l'enceinte de sa paroisse ; il en évoque plusieurs, « absolument sans pompe et d'une extrême brièveté », telle celle de Saint-Pierre, « composée du clergé et du bas-chœur, de quelques enfants et bonnes femmes, de quelques fabriciens peut-être, deux ou quatre au plus, portant un cierge... qui dure de 15 à 20 minutes ». L'année précédente, l'évêque de Limoges, Mgr Duquesnay, à la suite de quelques troubles qui ont perturbé le déroulement d'une procession en l'honneur du Sacré-Cœur, sur la paroisse du même nom, se prononce pour la limitation de ces petites processions. Le préfet relate ainsi son entretien avec le prélat : « Mgr l'évêque estime que les processions de la Fête-Dieu et celle du 15 août, commémorative du vœu de Louis XIII, sont des nécessités religieuses. Il pense, comme moi, que la multiplicité des petites processions offre beaucoup plus d'inconvénient que d'avantage ». Aussi, l'institution de processions régulières, revenant chaque année à la même époque, est-elle rare. Deux créations sont certaines : la procession du 2 novembre, jour des défunts, vers 1860, qui mène l'évêque et son clergé de la cathédrale au cimetière de Louyat, loin de la ville ; celle du Sacré-Cœur, en 1875, à la fin du mois de juin, mais qui est interrompue en 1878.

- 9 Dans ces mêmes années, nous le verrons plus loin, il y a également d'autres créations, mais les processions instituées à ce moment sont extraordinaires ou destinées à ne se reproduire qu'à plusieurs années de distance. Le cycle liturgique comprenait un ensemble de processions ordinaires obligatoires : celle de la Purification – qui se déroulait à l'intérieur des églises – des Rameaux, de Saint-Marc, des Rogations, de la Fête-Dieu et de l'Assomption. À partir du milieu du siècle, et surtout des années 1860, c'est sur les processions extraordinaires ainsi que sur celles de la Fête-Dieu que le clergé fait porter son effort pour donner à ces manifestations une ampleur et un éclat tout particuliers.
- 10 Les processions de la Fête-Dieu se déroulent sur deux dimanches : le second dimanche après la Pentecôte, l'après-midi, puis le troisième, le matin, chaque paroisse organise les siennes, et, l'après-midi, toutes les paroisses se réunissent pour la Procession Générale, ou Procession de l'Octave, présidée par l'évêque. En 1846, en 1855, en 1864 et 1865, plusieurs textes épiscopaux et recommandations de membres du clergé rappellent l'importance de ces processions et mettent l'accent sur plusieurs points. C'est tout d'abord la présence de Dieu dans les rues, « pareil à un roi qui descend parmi ses sujets ». Sur son passage les rues doivent être propres, jonchées de fleurs, les façades ornées de tapis et de feuillage. Ces recommandations sont suivies. Les descriptions faites par les journaux, la *Semaine religieuse* à partir de 1863, les commissaires de police, montrent que, pour ces processions, et en particulier celle de l'Octave, les rues retrouvent progressivement un décor. Absent, semble-t-il, les premières années qui ont suivi la reprise officielle du culte en 1802, celui-ci se développe à nouveau dans quelques rues dans les années 1830, devient plus abondant vingt ans plus tard et s'étend à toutes les rues dans les années 1870.
- 11 A ce même moment la Procession Générale connaît un certain nombre de modifications. La principale concerne son itinéraire qui était resté inchangé depuis au moins deux siècles. Le cortège, parti de la cathédrale – cœur de la « Cité » – traversait les boulevards et se dirigeait vers le centre de l'autre noyau urbain – la « Ville » – et revenait à la cathédrale. En 1873, le parcours est légèrement étendu et permet d'atteindre l'actuelle Place d'Aine où un reposoir est dressé sur les degrés du palais de Justice, édifié dans les années 1840, au pied d'une colonnade et d'un fronton qui donnent à la bénédiction un « coup d'œil réellement magnifique et imposant » devant une foule importante massée sur la place. Les efforts du clergé portent également à ce moment sur les reposoirs qu'il veut plus somptueux ; il en réduit le nombre et privilégie ceux qui sont placés à des emplacements dégagés pour donner aux bénédictions un caractère plus solennel devant un grand nombre de fidèles. En 1878, un parcours entièrement nouveau de la procession permet d'y parvenir. Partie de la cathédrale celle-ci fait le « tour de ville », c'est-à-dire qu'elle ne s'enfonce plus dans les rues étroites du centre-ville mais emprunte les larges boulevards qui le ceinturent avant de revenir vers son point de départ. Légèrement plus long que l'itinéraire traditionnel, ce nouveau parcours permet à la procession de se déployer sur de larges avenues, ornées avec profusion, et lui donne une allure de « marche triomphale ». Un commissaire de police écrit cette même année : « Les maisons présentaient dans les rues parcourues un aspect qu'on ne peut comparer aux années précédentes. Le clergé a certainement dû se remuer pour obtenir un pareil résultat. Le boulevard de la Promenade – Louis Blanc – et la place Jourdan offraient un coup d'œil féérique ». Le nombre et l'emplacement des reposoirs sont également modifiés. De onze en 1802, leur nombre était passé à plus de

vingt dans les années 1850, puis avait été ramené à douze au début des années 1870 ; en 1878 il n'y en a plus que cinq, tous situés sur des places ou à de vastes carrefours.

- 12 Au moment où le clergé tente, avec succès, de donner à la procession de la Fête-Dieu un plus grand éclat, les évêques de Limoges instituent de nouvelles processions à caractère tout à fait exceptionnel. C'est tout d'abord, en 1862, une procession générale des reliques pour l'ouverture des Ostensions, le dimanche de Quasimodo. Dans plusieurs villes et villages du Limousin, la célébration des Ostensions était un moment fort dans la vie religieuse des fidèles. Tous les sept ans les reliquaires étaient ouverts, les reliques des saints locaux offertes solennellement à la vénération des fidèles qui pouvaient ainsi les contempler et les toucher. Traditionnellement, à Limoges, les confréries de Pénitents, les élèves des établissements d'enseignement, les diverses associations pieuses se rendaient processionnellement dans les églises et les chapelles pour vénérer ces reliques mais aucune procession importante n'était organisée à cette occasion. Aux Ostensions de 1862, Mgr Fruchaud innove. Il institue, pour l'ouverture de ce temps fort dans la religion des Limousins, qui se prolonge jusqu'au dimanche de la Trinité, une procession de l'ensemble des reliques conservées dans les différents édifices religieux de la ville. Cette procession – qui est renouvelée en 1869 et 1876 – présente plusieurs caractéristiques. Son parcours n'est copié sur celui d'aucune procession existant à ce moment. Partie de la cathédrale, elle se rend à l'église Saint-Michel-des-Lions pour prendre deux des reliques les plus prestigieuses de la ville, celles de saint Martial et de saint Loup, puis se rend place d'Aine, fait ensuite le « tour de ville » par les boulevards et revient place d'Aine où une bénédiction solennelle est donnée par les évêques présents, du haut du perron du palais de Justice, avec les principales reliques. Emplacement et parcours que reprendra la Procession Générale quelques années plus tard. L'importance du cortège ensuite, à chaque fois, plus imposant : par le nombre de reliquaires, de participants – enfants, membres des diverses confréries et associations pieuses rangés par paroisse ; en 1876 il comprend 92 reliquaires et peut-être 12 000 participants. Le décor enfin, que tous les témoignages décrivent comme somptueux et abondant : arcs de triomphe, oriflammes, tapisseries, guirlandes de fleurs... En 1862, de la rue des Petites-Maisons à la place Manigne, la procession passe sous des voiles de dentelle suspendus au-dessus des carrefours ou entre les maisons, devant lesquelles sont dressés des arbres décorés de fleurs, des orangers en caisse, dont les façades sont ornées de feuillage et de tapis.
- 13 Deux autres processions extraordinaires doivent être mentionnées dans les années 1870, ordonnées par Mgr Duquesnay. L'une en juin 1873, à l'occasion d'un Triduum solennel « à l'occasion de l'anniversaire dix huit fois séculaire de la mort de l'apôtre saint Martial et du sixième anniversaire séculaire de la pose de la première pierre de l'insigne Édifice cathédrale ». Le chef de saint Martial est transféré, pour trois jours, de l'église Saint-Michel-des-Lions à la cathédrale où les fidèles sont invités à venir le vénérer et le clergé de la ville à célébrer les offices. Le retour de la relique dans l'église paroissiale, le 30 juin, a lieu à la tombée de la nuit, à la lueur des flambeaux, dans les rues illuminées. Plus austère est la procession organisée deux ans plus tard, en 1875, pour le Jubilé de l'Armée Sainte. Là encore Mgr Duquesnay innove. Alors que, depuis 1826 semble-t-il, aucune procession n'a été organisée à l'occasion d'un Jubilé, celui de 1875 donne lieu à trois cortèges qui, le dimanche de la Passion, celui des Rameaux et celui de Quasimodo visitent quatre des églises paroissiales de la ville. Point de décor ni de musique ; il s'agit non plus de glorifier le Saint-Sacrement ou de rendre

hommage aux reliques des saints, mais d'implorer la miséricorde divine et de faire pénitence.

- 14 Plutôt que de multiplier les processions ordinaires, les évêques de Limoges ont, à partir du milieu du siècle, en donnant à l'une d'entre elles, la procession du Saint-Sacrement – la plus importante –, beaucoup plus d'éclat, et en instituant des processions extraordinaires, voulu marquer la présence de l'Église dans la ville. En prenant possession, pour quelques heures, de l'espace urbain, en le métamorphosant parfois, en y déployant de longs cortèges et en y rassemblant une foule importante le clergé affirmait à la fois sa force et sa capacité à mobiliser les foules, la vigueur de la foi et la vitalité de l'Église dans une ville devenue la « Ville rouge », la « Rome du socialisme ».
- 15 Le culte des saints et de leurs reliques, auquel les Limousins restaient attachés, a été l'un des ressorts utilisés. En 1862, dans l'instruction pastorale donnée à l'occasion des Ostensions, Mgr Fruchaud, beaucoup plus que ses prédécesseurs, met l'accent sur l'importance de ce culte et prend conscience du caractère bien particulier de cette dévotion dans son diocèse. « Nous sentons bien intimement déjà, écrit-il, que nous ne sommes pas étranger parmi vous, mais il Nous semble que Nous serons moins nouveau venu dans cette contrée et que nos droits de cité seront plus authentiques, quand Nous serons mêlé à vos foules émues dans ces fêtes locales et que Nous aurons reçu, pour ainsi parler, ce baptême de vos joies traditionnelles... Le culte des saints et la piété pour les morts sont encore le trait le plus saillant et le plus honorable de votre caractère ». De plus, la relation qu'ont entretenue ces saints avec la ville a été très étroite. Saint Martial a été l'évangéliste du Limousin, le premier évêque de Limoges, saint Aurélien et saint Loup ses successeurs. « Et quels sont ces saints dont nous avons porté les restes sacrés, écrit *Le Courrier du Centre* en 1869, en relatant la procession d'ouverture des Ostensions ? Ce sont nos concitoyens : ils sont nés, ils ont vécu et ils sont morts sur la terre que nous foulons ».
- 16 Cette procession des Ostensions, celle de la Fête-Dieu, longue de plus d'un kilomètre vers 1870, la foule qui s'amasse sur leur passage – aux Ostensions de 1869 il est fait mention, sans doute avec exagération, de 80 000 personnes présentes dans les rues de Limoges – donnent à voir, et sont, pour le clergé, la démonstration d'une foi solide, unanime. « Qui pourrait détruire la foi d'un tel peuple, écrit un ecclésiastique dans *Le Courrier du Centre* en 1869 ? Nos montagnes sont moins solidement attachées à leur base de granit que les croyances religieuses au cœur de la race limousine... On annonce qu'il y a en France des matérialistes et des athées, des hommes qui ne croient pas à Dieu ni à l'âme humaine, à Jésus-Christ et à son Église... Nous n'avons vu aucun de ces hommes. Hier, à Limoges, il nous a semblé que tous les cœurs battaient de la même joie et du même enthousiasme, qu'il n'y avait dans nos murs que de bons catholiques ». Et, la Semaine religieuse proclame : « Ce jour-là, [Limoges]... il n'y avait pas de méchants dans l'enceinte de tes murs ». Ces manifestations rassurent également le clergé et, sans doute, contribuent-elles à le conforter dans la conviction que la foi reste vive et bien implantée dans la population urbaine.
- 17 Ces grands rassemblements de foule, l'éclat donné aux cérémonies, le caractère théâtral des bénédictions doivent pénétrer les cœurs, émouvoir les croyants, troubler les sceptiques, voire provoquer en eux une conversion, les ramener à la foi, et confondre les incroyants. « Manifestons notre foi, notre adoration, notre reconnaissance et notre amour, et que cette manifestation soit si brillante et si magnifique qu'elle confonde les ennemis de Jésus-Christ » écrit un vicaire de Saint-Pierre-du-Queyroix en 1864 à propos

de la Fête-Dieu. La présence de l'armée et des fanfares se renforce en particulier à partir du milieu du siècle. En 1847, cent hommes et une musique accompagnent le Saint-Sacrement, en 1878, neuf compagnies, trois pelotons à pied, trois pelotons à cheval, une section de dix files et deux musiques. C'était une obligation pour l'armée de rendre les honneurs au Saint-Sacrement et de lui fournir une escorte, mais le renforcement de sa présence répond au souci d'assurer la protection du cortège – dans plusieurs villes de violentes manifestations avaient éclaté pendant la Monarchie de Juillet, puis dans les années 1870 – mais aussi de « rehausser la pompe de la Procession Générale ». La musique enfin contribue à donner plus d'éclat. Aux Ostensions de 1862 on compte une fanfare, à celles de 1869 trois, six en 1876 et quinze chœurs de chant.

- 18 L'institution de processions extraordinaires vise enfin à accentuer la fonction religieuse de Limoges, ville épiscopale, et à redonner à la cathédrale sa place ainsi qu'à recentrer toute la ville et la vie religieuse autour de cet édifice. Il faut se rappeler que, à ce moment, la croissance de la ville se fait autour d'un des deux noyaux urbains, celui qui s'est développé autour de la basilique Saint-Martial, la « Ville ». Prise entre la Vienne et ce dernier, la « Cité », qui s'est développée autour de la cathédrale, reste à l'écart des pôles de croissance et d'activité. Mgr Fruchaud, en instituant la procession d'ouverture des Ostensions, en 1862, a sans doute voulu donner à ces cérémonies un éclat et une renommée qu'elles avaient dans plusieurs villes du Limousin, mais pas à Limoges. Dans son mandement pour les Ostensions de 1869, il écrit : « Certaines villes, remarquables entre toutes par la célébrité de leurs saints et par la magnificence de leurs fêtes, Saint-Léonard, Saint-Junien, Le Dorat, et plusieurs autres, continueront de mieux en mieux les traditions qui les ont distinguées. Mais notre cité épiscopale surtout, incomparablement plus riche en souvenirs et en ressources, donnera le signal et l'exemple de cette grande manifestation ». Cette procession, de plus, place la cathédrale au cœur de la cérémonie, puisqu'elle est le point de départ du cortège d'ouverture des Ostensions alors qu'autrefois elle n'était qu'une étape parmi les églises que visitaient les fidèles pour y vénérer les reliques.
- 19 Avec Mgr Duquesnay, évêque de Limoges de 1872 à 1881, la volonté de faire de la cathédrale un pôle majeur de la ville s'affirme encore plus. Il rappelle, par exemple, sa place dans la cité – ainsi que celle de l'évêché et de l'évêque – à l'occasion de la translation et des funérailles solennelles qu'il organise, en mai 1876, pour la dépouille de Mgr du Plessis d'Argentré, évêque de Limoges de 1759 à la Révolution, réfractaire, mort en exil à Münster. Celui-ci avait fait construire pour sa résidence un splendide palais, près de la cathédrale. Son successeur, à cette occasion, lui rend hommage : « Grâce à la cathédrale qui s'achève et au palais bâti par Mgr d'Argentré, Limoges n'est pas sans gloire et sans beauté... N'est ce pas l'habitation du père de vos âmes, du dispensateur officiel des grâces divines ? Un évêché, n'est ce pas le centre où viennent aboutir toutes les affaires du diocèse ? ».
- 20 Dès sa prise de possession du siège épiscopal de Limoges, Mgr Duquesnay indique qu'il a pour objectif l'achèvement de la cathédrale, c'est-à-dire la construction des travées manquantes pour relier le clocher roman au chœur, au transept et aux premières travées gothiques. À deux reprises, en particulier, il inscrit la cathédrale au cœur de la vie religieuse de la ville. En organisant le Triduum en l'honneur de saint Martial et pour l'anniversaire de la pose de la première pierre de la cathédrale, tout d'abord, en juin 1873 ; avec le transfert solennel du chef du premier évêque de Limoges à la cathédrale il y organise son culte, pour la première fois peut-être, et renforce les liens qui unissent

la ville à cet édifice. En posant la première pierre des travaux d'achèvement le jour même de l'ouverture des Ostensions en 1876, ensuite. Partie de la cathédrale, comme de coutume, la procession se prolonge, après la bénédiction des reliques place d'Aine, pour revenir à la cathédrale où la première pierre est posée solennellement. Achever la cathédrale pour lui donner un aspect digne de la fonction épiscopale, rappeler le rôle de l'évêché dans le diocèse : Mgr Duquesnay veut accentuer dans l'espace urbain l'importance de ces édifices, tout comme les processions nouvelles ou celles dont l'éclat est rehaussé rappellent à la foule des fidèles – ou des spectateurs – la dignité et le pouvoir de l'évêque. À chacune de ces manifestations celui-ci est présent et les processions des Ostensions, qu'il préside toujours avec plusieurs évêques voisins, donnent à voir cette prééminence du chef du diocèse, en particulier au moment où les prélats, du haut des degrés du palais de Justice, bénissent la foule agenouillée à leurs pieds.

- 21 Au-delà de leurs différences, les trois villes évoquées présentent des similitudes. Des années 1850 aux années 1870, période de renouveau pour l'Église, à la veille du conflit avec l'État, celle-ci affirme sa présence dans le paysage urbain. À Limoges, de manière moins ostentatoire et monumentale qu'à Marseille, mais l'achèvement de la cathédrale, seule construction religieuse notable édifiée ou remaniée à ce moment, ressort du même objectif. De manière plus tardive qu'à Lyon en ce qui concerne l'extension du réseau paroissial, puisqu'il faut attendre les années 1870 pour que de nouvelles paroisses soient créées, mais l'Église y adapte son organisation à un espace urbain en pleine mutation. À Lyon, comme à Limoges, l'action des évêques apparaît comme déterminante. Les processions sont une autre forme d'emprise sur l'espace ; sans doute ont-elles connu dans beaucoup d'autres villes la même évolution qu'à Limoges.
- 22 P. Y. Saunier, « L'Église et l'espace de la grande ville au XIXe siècle : Lyon et ses paroisses », dans *Revue historique*, n° 584, octobre-décembre 1993, p. 321-348.
- 23 P. Y. Saunier, *Lyon au XIXe siècle : les espaces d'une cité*, thèse, Lyon 2, 1992.
- 24 Régis Bertrand, « De la toponymie à la statuaire : les formes de christianisation du paysage marseillais depuis le XVIIIe siècle », dans *Annales du Midi*, t. 98, 1986, p. 95-120.
- 25 Régis Bertrand, « Une forme de visibilité religieuse : la christianisation de l'espace urbain marseillais à l'époque contemporaine », dans *Bulletin trimestriel d'information* édité par l'ORMAVIR et le CDES, n° 33, 2e trimestre, 1987, p. 1-7.
- 26 Paul d'Hollander, « La procession de la Fête-Dieu à Limoges au XIXe siècle », dans *Espaces et pouvoirs urbains dans le Massif Central et l'Aquitaine du Moyen Age à nos jours*, Actes du Colloque organisé par l'association Rencontre des Historiens du Limousin et la Société des Archives historiques et du Musée d'Ussel (Ussel les 25 et 26 septembre 1993), édités par Michel Cassan et Jean-Loup Lemaître, Ussel, 1994, p. 317-364.

INDEX

Index géographique : France, Limoges

Index chronologique : XIXe siècle

Thèmes : église, cathédrale

AUTEUR

PAUL D'HOLLANDER

Professeur d'Histoire contemporaine, Université de Limoges